

Dimanche matin 12 mars 1911,
en l'église Saint-Nicolas, Strasbourg

« Que ton règne vienne... »
(Matthieu 6, 10)

C'est à cette prière pour la venue du royaume que nous voulons attacher nos considérations sur la Passion. Car elle renferme la conception qu'en avait Jésus, sa *Weltanschauung*, lorsqu'il est allé vers la mort, et elle est son testament.

Dans nos réflexions des deux dimanches derniers, en suivant les chemins de la pensée et de la philosophie, nous avons dit en quoi consiste au fond toute *Weltanschauung* : deux éléments s'y conjuguent, du savoir et de la volonté. Le savoir fournit le fondement et les matériaux ; la volonté détermine la forme de l'ensemble et en vérité elle est déjà elle-même une manière de connaissance qui saisit les choses dans leur essence.

Qui par exemple connaît la personnalité d'un grand homme ? L'historien biographe, qui rapporte ses faits et gestes dans les moindres détails, jusqu'à pouvoir reconstituer son emploi du temps jour après jour, passera à côté de ce que cette personne est vraiment. La connaît celui qui la saisit de l'intérieur comme volonté et qui comprendra à partir de là ses actes.

Il en va de même, lorsque nous visons à connaître l'univers. L'exploration et la description de ses multiples phénomènes, à la façon dont procèdent les chercheurs armés de leurs instruments d'observation, ne déboucheront pas sur une connaissance globale disant le pourquoi ou le sens des choses ; nous serons plus proches d'une telle connaissance par le sentiment qu'une force mystérieuse traverse tout ce qui existe, qu'une volonté dont nous ne pouvons rien dire est à l'œuvre dans le monde, nous pouvons l'appeler Dieu ou esprit ou autrement encore, c'est elle qui anime, propulse le devenir de la nature comme le développement de l'humanité.

C'est pourquoi la croyance que l'existence de l'univers a un but, un sens, dans la perspective pour l'humanité d'un accomplissement de soi, est un savoir qui atteint l'essentiel de l'intérieur, même si la science qui examine les phénomènes un par un ne leur trouve aucune finalité. Mais nous, au cœur de notre idée du monde, nous touchons à ce qui occupe le centre du message de Jésus, l'idée de royaume de Dieu.

Le savoir sur le monde, gagné de l'extérieur par des observations, peut changer, mais celui qui provient de la volonté est intemporel, est toujours neuf, parce qu'il doit naître, renaître en chaque homme qui pense, et on dira aussi bien qu'il est toujours vieux, parce qu'il existe depuis que les hommes se sont élevés au-dessus de la nature – et parce que Jésus lui a apposé le sceau de son sacrifice.

Vous savez que la représentation que Jésus se faisait du royaume de Dieu est à maints égards différente de la nôtre aujourd'hui. Il attendait un bouleversement surnaturel de l'univers. Ce monde-ci où nous vivons devait disparaître sous peu et un monde nouveau surgir par un acte divin. Ce qui est nature, pensait-il, se transformera en un état supérieur, tout ce qui est peine et péché sera aboli, l'homme devenu parfait vivra dans un monde entièrement bon.

L'histoire telle que nous la connaissons aujourd'hui, en tout ce qui a été manqué, nous enjoint de penser autrement le royaume de Dieu qui est à venir. Nous croyons qu'il devra devenir réalité dans le cours même de ce monde, et non hors du monde ; qu'il pourra advenir par l'action des hommes, et non par une intervention miraculeuse de Dieu. Royaume de Dieu, royaume de Jésus, royaume de

l'esprit, c'est pour nous la même idée, celle d'une destinée du monde qui verra l'esprit de Jésus régner parmi les hommes. (Il ne s'agit pas d'une utopie, mais d'un point ultime.)

Les premiers chrétiens, qui attendaient fiévreusement le renouvellement simultané du ciel et de la terre, nous regarderaient avec pitié, ils nous trouveraient très pauvres, spirituellement, en constatant que nous avons cessé d'espérer une métamorphose du monde naturel en une réalité surnaturelle, métamorphose qui pour eux coïncidait avec l'avènement promis du royaume de Dieu.

Mais nous ne pouvons faire autrement que nous tenir sur le sol du monde présent. Et nous n'avons pas besoin de cette espérance pour ne plus nous sentir esclaves du monde naturel et malheureux ; se sentaient esclaves ou damnés ceux qui étaient convaincus que ce monde n'est pas sous la gouverne de Dieu, mais sous celle de démons. Nous n'avons pas idée de la force des sentiments d'abandon et d'accablement qu'éprouvaient ceux qui avaient de telles croyances.

Nous, dans les temps modernes, nous regardons la nature d'une manière objective et nous voyons en elle un jeu de forces, dont nous ignorons la cause originelle, mais nous sommes capables aussi d'en exploiter certaines énergies et de les faire servir à nos fins. De là, dans notre relation au monde, une confiance et une idée de maîtrise, que les anciens ne pouvaient avoir. Pensons seulement aux moyens, inimaginables autrefois, dont nous disposons maintenant pour combattre les maladies, nous soulager de nombreuses douleurs, faire reculer la mort.

Cette évolution des hommes vers plus de pouvoir sur la nature et une condition plus heureuse semble aller dans le sens du royaume de Dieu, ainsi que tout ce qui est réellement bon, et elle fait paraître naïves les attentes d'une métamorphose soudaine du monde, consolation des premiers chrétiens. Tout se passe donc comme si la connaissance et la technique travaillaient pour le royaume de Dieu, sans d'ailleurs, le plus souvent, que leurs promoteurs en soient conscients. On pourrait dire que les savants mages de notre temps déposent leurs trésors au pied de notre seigneur Jésus.

Toutefois, nous n'ignorons pas que tous les progrès qui augmentent notre maîtrise des forces de la nature et notre pouvoir sur la matière sont vains si pendant ce temps l'humanité n'augmente pas ses forces spirituelles pour réaliser le bien en son sein et si elle ne se rapproche pas du but ultime de la perfection intérieure. Nous ne pouvons pas, comme tant de nos contemporains, nous réjouir sans plus et nous enorgueillir de tous les progrès extérieurs que l'on réalise ; nous ne sommes plus des enfants et nous pensons que ce qu'on appelle le progrès, qui détermine effectivement l'avenir de l'humanité, devra aller de pair avec un renouvellement spirituel et moral, sinon il ne vaudra pas cher.

Le royaume de Dieu consiste pour nous en ceci que nous croyons, voulons dans l'esprit de Jésus et en ce que nous agissons en vue d'accomplir la vocation de l'humanité.

Il faut donc qu'il y ait des hommes qui croient en la venue du royaume de Dieu, qui y pensent, l'âme remplie de son idée. Si nous sommes rassemblés ici en ce dimanche, cela veut dire pour moi de prime abord que nous croyons au royaume de Dieu.

Une force infinie existe dans le monde du fait que vivent des hommes animés par une idée. Même si cette idée, apparemment, est loin d'être une réalité, même si on constate pour le moment plutôt une régression qu'un progrès et qu'elle reste enfermée dans l'âme d'un petit nombre d'individus seulement. C'est comme une graine qui est enfouie dans le sol, sous la neige. Elle ne peut lever, mais pour autant elle n'est pas morte. La force de la vie demeure en elle. Ainsi, de même, les idées traversent-elles des hivers ; elles ne sont pas appliquées et paraissent vieilles, archaïques, oubliées, mais pour peu qu'elles continuent d'habiter le cœur de certains hommes, elles restent vivantes et leur force, intacte.

Qu'importe le nombre de ceux qui portent ces idées, qu'ils forment de grands ou de petits cercles d'adeptes ; ce qui est décisif, c'est l'intensité, l'enthousiasme. Un feu qui dort sous la cendre ne peut provoquer un incendie, mais quand le feu brûle, quand il est flamme, si mince qu'elle soit, il est capable de dévorer une ville, il trouvera de quoi s'alimenter en route et le vent l'entraînera.

Il faut que nos pensées qui aspirent à une victoire du bien au sein de l'humanité et qui se rejoignent au fond dans l'idée simple de royaume de Dieu sortent de nous comme une flamme pour embraser le cœur de ceux qui, autour de nous, poursuivent le même but. Mais généralement nous tenons nos pensées les plus généreuses enfermées en nous, sans même remarquer qu'ainsi elles s'étiolent et peu à peu meurent.

Il vous est déjà arrivé sûrement de faire la connaissance de quelqu'un avec qui pendant des mois, peut-être des années, vous avez parlé de choses et d'autres et vous avez fini par conclure que c'est une personne bien brave, qui va son chemin, mais que son horizon intellectuel ne dépasse pas le cercle de ses intérêts. Et puis voilà qu'un jour, à l'improviste, au détour d'une conversation, vous découvrez que cet homme aussi se soucie de l'avenir de l'humanité, qu'il est engagé, qu'il partage avec vous des pensées que vous ne soupçonniez pas et que vous n'avez jamais osé lui dévoiler de votre côté. Dès lors, cette personne n'est plus la même qu'avant pour vous ; c'était une simple et banale connaissance, elle est devenue un prochain, à qui vous unissent l'espérance et le désir d'un autre monde.

C'est là une grande faiblesse de notre temps : dans nos relations et conversations avec des personnes que nous rencontrons, nous évoluons toujours en suivant des règles de bienséance ou des conventions, nous restons terriblement réservés et ne disons rien de ce que nous ressentons vraiment, rien qui sorte du quotidien ; nous nous comportons comme dans un parc dont nous suivons les allées autorisées et respectons les écriteaux. Nous avons donc cessé d'être naturels. On pourrait montrer que c'est là le résultat des mœurs et de l'éducation reçue depuis deux générations. La règle s'est imposée entre nous de ne parler que des choses quotidiennes et de ne porter de jugements que dans les limites de la bienséance. Comme si la peur de passer pour quelqu'un de « sentimental » nous paralysait tous, comme si nous n'osions plus être ce que nous sommes, mais que nous mettions notre point d'honneur à ressembler à des politiciens réalistes au sein même de notre vie privée. Ainsi de nombreux feux étouffent-ils sous la cendre.

Prenons-en conscience et efforçons-nous de redevenir naturels, portons sur les affaires du monde et les hommes un jugement plus élevé, à la hauteur de nos aspirations et des valeurs que nous portons en nous. Il y a en nous tous plus d'esprit évangélique, plus de foi et de volonté pour le royaume de Dieu, que nous ne soupçonnons.

Je tends à penser que l'idée de royaume de Dieu nous habite, sinon nous ne serions pas réunis ici, les dimanches, pour entendre la parole de Jésus et nous laisser pénétrer par elle. Mais pourquoi cela est-il si peu sensible dans nos comportements et nos actions ? Je crains que nous ne soyons paralysés par une réflexion toute humaine, trop humaine. Nous nous disons : un individu ne peut arriver à rien. Du coup nous manquons à la fois de l'énergie nécessaire et de joie. Mais il ne connaît pas la vie à fond, celui qui ne sait pas que cette réflexion, si pertinente, si raisonnable qu'elle paraisse, est fautive et que l'action d'un individu n'est jamais inutile, qu'elle n'est pas peine perdue, et qu'elle revêt souvent une signification qui doit lui rester cachée, car s'il l'apprenait il risquerait d'en être trop fier.

Au cours d'une promenade, peut-être en montagne, votre regard a été attiré par un arbre. Il n'a en lui rien de particulier, mais vous le voyez en premier plan et comme s'il ordonnait le paysage alentour. Plus tard, vous aurez oublié l'arrière-plan et tous les détails, mais cet arbre restera gravé dans votre mémoire. De même, quand il s'agit de l'histoire : ce ne sont pas les grands événements qui la déterminent, mais ce qu'accomplissent ici et là des individus, c'est l'effet de ce qu'ils ont réalisé et l'esprit qui en émane. Voilà pourquoi nous devons croire que rien ne se perd de ce qui a été fait dans la générosité et l'enthousiasme pour le bien, même si toi tu ne vois aucun résultat et que tu as le sentiment d'un échec.

Que puis-je donc faire pour le royaume de Dieu ? Cette question préoccupe les hommes plus qu'on ne pense. Nous aspirons tous au bonheur d'être engagés dans une grande action. Mais la plupart d'entre nous se trouvent attelés à des activités routinières, dans un quotidien loin des actions

qui visent l'avènement du royaume. Oui, la plupart des hommes soupirent sous le joug de la nécessité quasi mécanique de gagner leur vie matérielle de tous les jours. Et c'est avec envie qu'ils regardent ceux à qui leur position sociale permet de se consacrer à des œuvres de secours ou d'éducation ou encore ceux qui grâce à des circonstances favorables ont gagné assez de liberté pour se dévouer à une cause conforme aux commandements de Jésus. J'aimerais que ces privilégiés mesurent matin et soir leur chance et qu'ils y puisent de la joie, le sens du sérieux et la force de faire ce qu'ils font, en pensant qu'ils contribuent ainsi au progrès spirituel de l'humanité.

Un pasteur, par exemple, qui se rend sans grand enthousiasme à l'heure de catéchisme, ou un instituteur qui entre de mauvaise humeur dans sa salle de classe, ils surmonteront leur fatigue et le sentiment de la routine, dès qu'ils se trouveront en présence des enfants, pénétrés qu'ils seront alors de leur responsabilité et du sens de leur tâche : éduquer la nouvelle génération, l'élever vers la vérité et la beauté. Ils n'oublieront pas la parole qui est dans *Luc 12, 48* : « On demandera beaucoup à qui l'on a beaucoup donné ».

Mais souvent ceux qu'accaparent toutes sortes d'activités nécessaires au quotidien ne voient pas ce qu'ils pourraient faire par ailleurs. Mais j'imaginerais volontiers que chacun, qu'il soit commerçant, employé, ouvrier ou fonctionnaire, qu'il soit bien ou mal situé socialement, puisse, à côté de ses occupations habituelles, s'investir dans un emploi secondaire où il agira en homme, rien qu'en homme, sur le seul plan de l'humanitaire. Oui, que chacun ouvre les yeux sur de telles occasions ou qu'il les cherche, qu'il s'applique à une tâche ou une œuvre, sociale, éducative, morale, au service des nécessiteux, des orphelins, des personnes seules, des malades, des prisonniers, de toutes les sortes d'affligés. Que chacun accroche son âme à une bonne cause. Ne croyez pas que pour autant il vous faille suivre les sentiers balisés : inscription dans une association, entrée dans le comité, etc. Vous devez et vous pourrez trouver en marge des formes d'action individuelle, dans une relation immédiate de personne à personne. Notre civilisation a besoin d'individus clairvoyants et autonomes.

Les sociétés sont comme les grands fleuves et canaux qui traversent un pays. À eux seuls ils n'irriguent pas la terre, l'irrigation se produit par les petits cours d'eau qui s'écoulent sur le flanc des montagnes et dans les vallées, par ces eaux innombrables qui n'ont pas de lit, pas de berges solides, mais qui se perdent là, ressurgissent plus loin, invisibles sous les herbes. Dans la plaine, c'est grâce aux petits fossés que les prés verdissent. Il en va de même pour l'humanité. Les multiples associations d'entraide, de solidarité et d'éducation sont comme les canaux et les fleuves, visibles dans le paysage. Mais ils ne sont ainsi et l'irrigation du sol ne se fait que parce que des eaux courent de partout et se frayent des passages.

Tant de choses, cependant, restent en friche et tant d'hommes restent inoccupés, sans emploi sur la place du marché, comme on voit dans la parabole des ouvriers de la vigne (*Matthieu 20,3*). Est-ce parce qu'ils sont trop timorés ? Ils imaginent ce que l'un ou l'autre dirait et penserait d'eux, si brusquement ils se mettaient à donner un coup de main à droite ou à gauche, selon les besoins, alors que ce travail ne leur pas été indiqué expressément et que ce n'est pas leur rayon. C'est par cette peur de se faire remarquer que lentement ils laissent s'éteindre en eux le beau désir, tout naturel, d'agir et d'être utile.

C'était en hiver et il y avait du verglas. De ma fenêtre, je voyais sur la place Saint-Louis, d'où la rue monte vers le quai Saint-Thomas, un cheval qui avait une lourde charge à tirer et qui n'en pouvait plus. Il s'était arrêté, visiblement épuisé, et refusait d'avancer. Le cocher, compréhensif, l'exhortait de la voix, sans manier le fouet. De temps en temps, il tirait un peu sur les rênes, pour voir si l'animal ne pouvait pas ou ne voulait pas repartir, mais sans résultat. Le temps passait. Autour de l'attelage, une trentaine de badauds. Aucun ne bougeait, alors qu'il aurait été facile pour eux de pousser et d'amener ainsi la voiture et le cheval de l'autre côté du pont. Enfin, le soir déjà tombait et des lumières s'allumaient, deux ouvriers arrivèrent sur les lieux et sans attendre ils se placèrent à l'arrière et poussèrent, le cocher tendit de nouveau la bride, le cheval sentit cette force

qui venait à son aide, il se remit droit entre les brancards, tira de toutes ses forces et je pense que parvenu à la moitié du pont, en accélérant, il mit son point d'honneur à avancer sans l'aide de personne.

Les gens qui étaient restés là les bras ballants, je crois qu'ils avaient pitié de la pauvre bête, qu'ils avaient compris l'embarras du cocher, qu'ils auraient bien donné le coup de main nécessaire, mais que les retenait une espèce de pudeur, la peur de montrer un excès de zèle, la crainte d'un jugement. Si le cocher avait brutalisé la bête, leur cœur aurait été touché, mais ils n'auraient pas bougé, ils auraient tout au plus murmuré entre eux que c'est pas permis, un comportement pareil. On observera à grande échelle des situations analogues et les mêmes types de comportement, parce que nous n'écoutons plus la voix de notre cœur seulement, parce que manque en nous cette spontanéité naturelle, cet élan qui pousse sans réfléchir à aider autrui, quand c'est possible. Et voilà pourquoi tant d'entre nous restent passifs durant toute leur existence, des énergies sans emploi, alors que des occasions d'agir, grandes ou petites, ne manquaient pas.

Mais la passivité la plus répandue vient encore de la séparation que nous établissons entre notre existence quotidienne, avec ses multiples occupations, et telle activité morale, que nous croyons particulière ou regardons comme extraordinaire ; nous ne comprenons que nous devons agir, sur l'un comme sur l'autre plan, dans le même esprit. Car le royaume de Dieu est partout, dans ta maison, dans tes affaires, dans l'atelier, dans la rue... Il suffit que tu en portes une parcelle en toi et que tu la transportes là où tu es appelé à agir. « Le royaume de Dieu est au milieu de vous » (*Luc 17, 21*), a répondu Jésus aux pharisiens qui voulaient qu'il lui assigne un lieu déterminé. Que signifie cette profonde parole, sinon que nous devons porter le royaume en nous et que si c'est le cas, nous faisons rayonner sa lumière partout où nous allons ?

Il est désolant que si souvent nous ne voulions rien entendre à cela, nous nous persuadons de n'avoir à remplir que notre devoir et de n'avoir qu'à faire respecter notre droit. Pour le reste, que les choses suivent leur chemin, nous disons-nous, même là où nous aurions les moyens d'intervenir d'une manière positive. Nous ne voulons pas souffler sur les braises, comme dit le proverbe, et, bref, nous baissons une sorte de rideau entre nous et nos obligations, nos activités, de manière à ce que notre âme et l'être sensible que nous sommes ne s'immiscent pas dans les affaires de notre vie quotidienne.

Nous adoptons ainsi une solution commode, qui nous épargne sans doute maintes désillusions, maintes contrariétés, et nous évite parfois d'être exploités et abusés. Les expériences nous ont appris, croyons-nous, cette sorte d'intelligence de la vie que vous me permettrez de considérer comme de la *Realpolitik* appliquée au quotidien.

Dans le fond, rien n'est plus désolant qu'une telle attitude. Si en hiver l'on exigeait de vous que vous restiez dans le froid, vous seriez à juste titre indigné. Mais que faisons-nous ? Été comme hiver, nous jetons autour de nous du froid et dans cette atmosphère notre vitalité intérieure se perd, nos relations se figent, nous n'avons aucune chance de nous ressourcer ou de nous reconforter les uns les autres, nous manquons d'énergie pour aller de l'avant. Nous nous comportons ainsi, semble-t-il, dans le seul souci de passer pour quelqu'un de « raisonnable », au sens ordinaire du mot, et nous ne sentons plus les pulsations de notre cœur, ses pulsions qui, si nous les suivions, feraient de nous des êtres meilleurs, plus purs, plus nobles, plus authentiques.

L'apôtre Paul s'est loué de sa folie, qui, disait-il, est sagesse véritable. « Que nul ne s'abuse lui-même : si quelqu'un parmi vous pense être sage selon ce siècle, qu'il devienne fou, afin de devenir sage. Car la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu » (*I-Corinthiens 3, 18-19*). Si le royaume de Dieu ne grandit pas entre nous, c'est parce que nous n'avons plus rien en nous de cette folie. Il nous faut donc regagner cette folie et nous manifester également dans la vie quotidienne, tels que nous sommes en vérité, tels qu'au fond de nous-mêmes.

Là où tu te trouves impliqué, veille à ce qu'on n'apporte pas de réponses approximatives ou arrangeantes aux questions et que les problèmes ne soient pas réglés selon de simples normes

juridiques ; agis selon l'esprit de vraie justice et dans un esprit de bonté ; n'admets pas que se produisent et que durent des injustices, quand tu as la possibilité d'intervenir ; efforce-toi, avec les tiens, de parler et d'agir humainement, car ainsi tu créeras autour de toi un climat de paix qui aura un effet bienfaisant sur les nouvelles générations.

Tu devras supporter maints désagréments et subir peut-être des rebuffades, en te comportant ainsi, mais certaines personnes te manifesteront spontanément de la reconnaissance pour ta franchise, cela te consolera et tu te sentiras le cœur léger. Un homme peut faire beaucoup de bien si dans sa folie éthique même il sait être réfléchi et compréhensif.

Si tu rencontres quelqu'un qui possède ces qualités, estime-toi heureux, plus heureux que si tu avais été invité à la table d'un empereur ou d'un roi. Je connais pour ma part quatre ou cinq personnes de cette trempe : à la fois déraisonnables, quand elles ne peuvent s'empêcher d'élever leur voix pour dénoncer une injustice ou un mensonge, et raisonnables, car ils ont un esprit suffisamment averti pour trouver dans la situation le mot juste ou l'action adéquate. L'une de ces personnes est très âgée, ne sort plus de chez elle et reçoit peu. Quand je reviens d'une visite que j'ai pu lui faire, je me sens chaque fois d'un grand calme et rempli de confiance, comme si elle m'avait insufflé une parcelle de l'énergie qu'elle-même ne pouvait plus investir dans son existence. Je ne crois pas que j'aurais pu aujourd'hui vous parler si librement de cette sorte de folie morale, si cette personne ne m'en avait pas donné maints exemples. Il est vrai qu'elle a une longue et riche vie derrière elle, à côté de la mienne encore si courte.

La volonté de justice, le sens de l'humain et l'exigence de vérité forment ensemble le fondement du royaume de Dieu ou, autre image, ils en sont comme l'eau souterraine, invisible, et pourtant répandue partout. Si cette nappe phréatique disparaissait, les rivières et les fleuves se tariraient rapidement, aspirés vers les profondeurs, même si les sources descendant des montagnes grossissaient. Il en va de même pour les trois vertus que je vous ai citées : la justice, l'humanité et la véracité. Il faut qu'elles imprègnent les conditions de notre existence jusque dans les détails. Cela ne sert pas à grand-chose de discourir longuement là-dessus et d'indiquer ce qu'il serait bon de faire ; ce qui compte, c'est que des hommes commencent à agir et s'appliquent, afin que le feu ne continue pas d'étouffer sous la cendre, mais qu'il jaillisse et embrase le monde. (Le royaume de Dieu commence par notre « être autrement ».)

En ce temps pascal, nous nous rappelons les souffrances de notre Sauveur. Chaque année, nous sommes ainsi confrontés à un grand mystère. Mais voyons bien que ces souffrances ne se limitent pas à quelques journées, elles sont le symbole d'une souffrance qui perdure depuis des siècles et des siècles, c'est la souffrance continue de l'esprit du Christ enchaîné dans la misère humaine, cloué par nos peurs et nos raisonnements trop habiles, empêché ainsi d'agir selon sa mission. Cette passion de l'esprit du Christ se joue devant nos yeux, ne restons pas des spectateurs inertes, mais agissons de tout notre sérieux afin que l'esprit se libère en nous, parmi nous, dans l'élan vers le royaume de Dieu. Voilà comment nous devons comprendre ce qui se joue dans le monde, voilà notre *Weltanschauung*, au plus profond de notre vie intérieure. Qu'elle nous aide à devenir des êtres humains joyeux dans l'action, efficaces dans la joie.

Albert Schweitzer
(*Predigten 1898-1948*, München, C.H. Beck, 2001)
Traduction Jean-Paul Sorg